



D'APRÈS UNE IMAGE DE DAESH

DU MÊME AUTEUR

*L'Ordre et le monde*, Fayard, coll. « Ouvertures », 2015

*De l'affaire Katanga au contrat social global. Un regard sur la Cour pénale internationale*, LGDJ-IUV, 2015

*Réponses à Hadopi*, suivi d'un entretien avec Jean-Luc Godard, Capricci, coll. « Actualités critiques », 2011

Juan Branco

D'APRÈS UNE IMAGE DE DAESH

*Daesh est venu chercher le don  
qu'on lui refusait : celui du sang.*

## I

C'est une vidéo qui s'ouvre comme un roman de Kleist<sup>1</sup>. Tout d'abord, sous l'effet d'un montage que l'on aurait pu croire pensé, l'apparition de larges pans de territoire évidés, comme encore soumis au servage agricole et seulement traversés par l'espèce humaine aux saisons correspondantes. À portée de cheval, en forme de suite et après une première coupe, un fief aux habitants laissés *hors champ*, troncs sans pieds ni tête aperçus aux tréfonds d'un nouveau cadre, une ville moyen-orientale aux rues poussiéreuses, dans lequel tiennent tout entiers des corps de miliciens. Porteurs d'armes légères et dotés d'un moyen de locomotion, ils signent une occupation agile et légère d'un sol qu'ils sont seuls à ne pas avoir à fouler. Autour, au-dessus, partout, un mot que l'on commence à deviner : Syrie.

De ce monde proto-féodal sur lequel le temps semble avoir peu prise, et que l'on a à peine le temps de commencer à voir, un domaine soudainement émerge, par l'effet d'une deuxième coupe, plus brutale.

---

1. Reportage diffusé par la radio-télévision nationale belge le 24 janvier 2015 intitulé « 7 à la Une – Le contenu GSM du djihadiste le plus recherché d'Europe ». Nous présentons ici le commentaire d'une version mémorielle, remontée par nos soins, excipant toutes les interventions des monteurs extérieurs, les fonctionnaires belges et le journaliste, Étienne Huver, ayant trouvé ces images, perdues avec la caméra qui les avait filmées – un appareil téléphonique – auprès d'un passeur en Turquie.

Ce domaine est habité par l'horreur. Une voix nous indique qu'il ne s'agit plus de la ville mais de l'un de ses proches ailleurs, situé à quelques kilomètres de là. Nous devinons rapidement que la maison mal cadrée est isolée, et que les champs qui l'entourent en ont fait une ferme. La même voix, soudainement advenue comme pour nous rassurer dans ce brusque changement, accompagne un mouvement de caméra qui va découvrir les corps de paysans, morts, tués pendant qu'ils pelaient un oignon, préparaient la table de la cuisine, attendaient dehors. Une famille de paysans modernes, c'est-à-dire, successivement, une femme, un mari et un enfant moyen-orientaux habillés par des marques de vêtements états-uniennes et laissés là, visiblement consommés dans leur mort avant d'avoir été abandonnés. Lorsque nous les découvrons, la poussière commence seulement à recouvrir l'apparence d'une mort gratuite, d'une mort qui s'est contentée de suspendre la vie à coups de rafales avant d'immédiatement se dérober, laissant aux mouches et micro-organismes la digestion du *reste*.

La sépulture que l'on observe devrait être un lieu de silence, de ces silences qui accompagnent la déglutition des corps par le sol et leur décomposition infinie, ralentie, aux côtés d'un monde qui ne supporte pas la suspension, et qui va se refuser à leur refus du mouvement. Dans la gratuité et la pauvreté des atours, dans cet oignon et sur cette table, apparaît ce que l'on aurait pu croire être une dignité, celle, pharaonique, d'une mort préparée, qui ne se serait pas séparée de la vie, s'étant décidée à l'emporter avec elle dans son trajet.

On comprend pourtant rapidement qu'il n'en est rien, et que cette sépulture qui devrait être un lieu de silence ne le restera pas. La voix, enténébrante, nous l'explique. Un homme et sa troupe sont passés par là, ont dévasté et tué, et sont repartis. Interrompons-la, cette voix, car on les imagine déjà, ce chevalier et ses écuyers, à plusieurs kilomètres, dans une autre ferme semblable et isolée, consommant sans variance ce nouvel espace avant de pousser encore ailleurs leur vie errante de chefs ensauvagés, communiquant seulement, ici et là, un ordre à leurs pages pour organiser l'espace ainsi conquis, sans jamais s'y installer, laissant aux sbires et galopins le ratissage et nettoyage auxquels ils ne daigneront pas se livrer. La souveraineté a cela qu'elle se refuse les corps et les sols propres, préférant les offrir au monde qu'elle organise et qui l'institue, afin de ne pas sacrifier au mouvement, à ce mouvement définitionnel, qui l'emporte vers le fini.

On ne peut éviter de penser aussi fugacement que, quelque part non loin de l'autre ferme, une troisième famille, celle du chevalier, s'apprête à son tour à accueillir son funèbre cortège, l'un de ses membres ayant caché un traître pour mieux le dénoncer et se protéger, ou s'apprêtant à se dénoncer pour mieux protéger un traître, et qu'un tremblement de jouissance prendra le souverain par surprise lorsqu'il découvrira, dans le seul espace non-politique – neutralisé – où il pensait pouvoir se ré-humaniser, un drame portant jusqu'au tragique et l'absurde sa quête interminable de finitude. C'est ainsi que Kleist nous a appris à

penser<sup>1</sup>. On ne peut éviter d'y penser alors que, dans la première ferme, joyeusement, des sbires et des galopins font le ménage, et se filment le faisant. *Eux*, filmeurs et commentateurs de leurs petites tâches, de leurs petits *riens*. Eux dont les corps et la voix s'apprêtent à faire un.

Le silence étant en ces circonstances pesant – viole-t-on une sépulture que l'on n'a pas *faite*? – plus encore que de filmer, ils ne cessent de parler. Ou plutôt, *il* ne cesse de parler. Ainsi, à chacun des corps, attribue-t-il un péché qui aligne la mort sur l'idéologie du meurtrier fantôme – qui la rend *haram*. Le premier – celui qui gît, l'oignon dans la main gauche, près du réfrigérateur, la chaise de cuisine renversée – avait un paquet de cigarettes dans sa poche arrière. Le deuxième – appartenant à une femme – serait mort en résistant: on sent déjà la fatigue de l'énonciateur. Le troisième est donc un apostat, et cela suffira bien. Suffira, parce qu'à cet instant précis il s'agit seulement de peupler la mort, d'en chasser le silence, et non de la justifier – notre narrateur s'en rend compte en avançant. Il se rattrape d'ailleurs. Tous, à défaut de mériter la mort, méritaient l'asservissement qui, naturellement, a mené à la mort. C'est le propre de tout discours politique, que de vouloir peupler la mort, et plus largement la violence. C'est le propre de *ce* discours politique, qui a démultiplié le *kafir* apostasique jusqu'à le rendre infini, que de vouloir couvrir les corps, pour s'expliquer à lui-même et, par voie de conséquence, nous mettre tous au défi.

1. H. Kleist, *Fiançailles à St-Domingue*, trad. P. Deshusses, Paris, Gallimard, 2001.

Mais il y a le discours qui peuple le concept de mort, et le discours qui fait face à la mort. L'un recouvre, l'autre se découvre. Il faut donc, rapidement, passer à autre chose avant que la parole se révèle à elle-même, et piller cette mort afin de la ré-utilitariser. Afin de ne pas se laisser penser.

La parole de notre narrateur, à peine épuisée, se décide donc à réinventer son champ. On assiste soudainement, dans un cadre qui vrille toujours plus mais qui tient son plan, baladés d'un corps à l'autre, *d'une irraison à l'autre* que plus rien ne semble pouvoir couvrir, à une multiplication d'énonciations de règles et d'ordres inventés sur le moment pour réorganiser l'espace. Le nettoyeur jouait au clerc, mais conscient de l'artificialité de sa progression, il décide maintenant de se prendre pour le souverain. Telle voiture ne fera pas partie du butin – et on ne comprend guère ce qui retient *nos* apostats de la récupérer, si ce n'est la crainte qu'elle soit identifiée lors de leur retour à la ville, et que le narrateur soit, en conséquence, rendu responsable du *crime qu'il n'a pas commis*<sup>1</sup>.

Tel autre devra voir chacune de ses poches fouillées.

D'un coup, le film avance, ou plutôt se démonte, dans une inversion qui semble en annoncer une autre, d'une tout autre ampleur. Nous retrouvons notre narrateur-cadreur au volant d'un *pick-up* – le terme semble avoir été inventé pour la circonstance – filmé par l'un

1. La preuve du nettoyage – ce film de vacances dont on commence seulement à interroger l'existence en tant que telle – ne serait pas tant l'expression d'une folie qu'une preuve d'existence et de présence en même temps que d'innocence, acquise au prix d'une peu coûteuse indignité et, tel un tissu réversible, aisément désinterprétable selon les circonstances et le public.

de ses nouveaux sbires. La place, celle du souverain-conducteur, est ainsi brutalement prise. À ce *pick-up* ont été attachées par une corde les dépouilles des apostats. Nous les retrouvons amassées – le terme est important – prêtes à être traînées par la voiture à travers leurs *champs* sur cinquante mètres – cinquante mètres précisément, nous le savons car une nouvelle voix nous précise qu'il s'agit là, encore, d'une règle à respecter. Comme si le changement de registre narratif avait amené au changement de fonction – le narrateur comprenant que son heure était, dans ce cadre neutralisé, enfin venue –, un premier a pris la suite du suivant, et la souveraineté, dans cet espace évidé, s'est reconstituée. Au-dessus d'un sol de sable et de légumes, les rires se multiplient tandis que nous contemplons le visage de *l'auteur* du film soudainement apparu, de *l'auteur* du non-fait à venir – celui qui a vocation à faire disparaître le fait souverain, à occuper son vide –, de *l'acteur* de notre texte. Ce visage, nous y sommes encore indifférents.

Cela ne dure pas longtemps, car le *top départ* est donné, et nous voyons les corps traînés sur terre et pierres, cahotant horizontalement entre les légumes et les roches. Nous les voyons – ou plutôt nous aurions dû les voir, si l'idée n'était pas venue à la chaîne de télévision belge qui a retransmis ces images de les flouter. Pour avoir vu, dans d'autres cadres, de semblables images, nous les concevons cependant sans mal, par simple substitution. La chair arrachée et mêlée à la poussière. Les os qui se brisent.

Les rires, omniprésents, ne recouvrent plus. Cinq civils, amassés ensemble, encordés à la terre, traînés

avant d'être jetés, sur leurs cinquante mètres, seront bientôt suivis de plans filmant la villa de nos auteurs. Celle de *Français* devenus nettoyeurs. Celles de *Français* rêvant de souveraineté.

★

C'est un geste important, celui que compose ce film, car il est tourné en Syrie, en 2014, et révélé dans *notre monde* en 2015, en janvier, onze mois avant les grands attentats qui ont déchiré Paris. C'est un geste important, parce que son auteur, le galopin nettoyeur qui se rêvait souverain, ce visage qui nous était indifférent, portait un nom, Abaaoud, et fut le commanditaire de ces attentats. C'est un geste important, car ces images sont porteuses d'une évidence – de ces évidences dont il faut toujours se méfier. Celles qui se forment par la remémoration.

La dernière fois, ou du moins la fois la plus marquante où un tel rapport au corps avait été mis en scène, est restée comme une fois fondatrice pour nos sociétés. À cette fois-là, ces images nous renvoient par réflexe intellectuel, quelle que soit la distance entre le vu et le réel, entre l'image et le nombre, entre le crime et la politique du crime. À ces images-là, celles-ci nous renvoient nécessairement. Ces images qui firent qu'Adorno dirait qu'il n'y avait plus de poésie possible après Auschwitz, et que tout texte comme celui-ci relèverait du tas d'ordures<sup>1</sup>. Ces images, ce furent bien évidemment celles

1. T. W. Adorno, « Critique de la culture et société », in *Prismes*, Paris, Payot, 1986, p. 23. La citation exacte d'Adorno, qui a valeur d'équivalence, est : « Écrire un poème après Auschwitz est barbare. »

des corps concentrationnaires traînés, écrasés, écorchés pour être enterrés. De corps filmés.

Le propos prophétique, devenu constatant, d'Adorno et de bien d'autres sur les camps a été largement commenté et contesté<sup>1</sup> – et l'on sait la rupture paradoxale que lui infligea Paul Celan avant même son énonciation<sup>2</sup>. Il en est cependant resté un principe éthique dérivé incontesté, que seul peut-être Celan, justement, de par ses langues et son *expérience de*, aura su transgresser dans un rapport de vérité, et au prix d'une vie. Un principe se présentant non pas tant comme un postulat absolu, mais comme une ligne de crête à n'engager qu'en conscience, dans sa version raccourcie, limitée, triturée, mais souveraine dans sa reformulation, celle qui rendrait toute poésie impossible à propos d'Auschwitz – ce « à propos » ayant un sens très large, incluant bien d'autres barbaries potentielles ou à venir, mais qui ne saurait être total comme il pouvait l'apparaître pour les tenants de la ligne Adorno<sup>3</sup>.

Les images des camps, ou plus précisément, les images du nettoyage des camps, ont établi un rapport à l'esthétique définitif et définissant, c'est-à-dire

1. On sait, non pas les regrets, mais les retours que Adorno entama sur ses propres propos, jamais tant pour en remettre en cause l'intégrité que pour interroger la possibilité d'une vérédiction totale et définitive, dans un tout ou rien qui n'affecta jamais la portée de sa parole initiale. Voir *Dialectique négative* (Paris, Payot, 1992, p. 287) : « Il pourrait bien avoir été faux d'affirmer qu'après Auschwitz il n'est plus possible d'écrire de poèmes » (souligné par nous).

2. P. Celan, « Todesfuge », in *Choix de poèmes réunis par l'auteur*, trad. J.-P. Lefebvre, Paris, Gallimard, 1998, p. 53, .

3. L'injonction d'Adorno visait à confondre le devenir civilisationnel avec celui de la mémoire d'Auschwitz, interdisant toute sortie de, dans un rapport de double totalité (totalité de l'interdit et totalité de l'expérience d'Auschwitz, devenue celle de l'existence *tout court*) qui fait se confondre à propos et après.

instituant une morale de l'esthétique qui subsiste encore aujourd'hui comme point cardinal de notre civilisation. Et si nous y pensons, c'est que cette morale s'est constituée par, *via* l'apparition brutale et en masse du cadavre *traîné* dans notre cadre. Une apparition qui a fait de la mort politique – celle qui ne s'individualise qu'au service du collectif, comme opération de propagande – une réalité matérielle éloignée de la virtualité qui en faisait un pur objet des extrêmes, politique ou intime. Cette mort, jusque-là recouverte par l'impossible partage de sa singularité – moment censément connu du seul concerné et tangentielle-ment par son assassin – qui en faisait la proie idéale de tous les discours, devient par les camps directement saisissable par les sens, et dès lors incarnation de sa seule autotélie. Drame agglomérant, n'existant qu'à travers un dispositif discursif souverain – c'est-à-dire principiellement non-artistique –, la mort politique ne pouvait jusqu'alors jamais être effet de réel, et ne pouvait opposer la moindre résistance à sa fictionnalisation au service d'un appareil de pouvoir institué et officialisé l'instrumentalisant, la dévorant pour en faire un objet.

En faisant de la mort de masse une réalité sensible, les images du nettoyage d'Auschwitz ont sorti la mort politique, celle du xx<sup>e</sup>, du xxi<sup>e</sup> et peut-être de tous les siècles, de sa virtualité et de cette fictionnabilité instrumentale. L'expérience de la mort n'était soudainement plus contrôlable par la souveraineté et ses représentants, un fait naturellement minoritaire, et dès lors

minorable s'il gardait sa dimension intime, et appartenant à un dispositif de pouvoir dans sa construction agglomérante. Ni drame de l'intime, insaisissable, ni source de propagande, *via* une héroïsation individuelle ou collective, ou toute autre qualification destinale visant à provoquer horreur ou joie, requalification possible seulement dans un rapport de souveraineté. Elle apparaissait comme instance. Comme totalité inaltérable – politique dans son essence et non dans ses fins – parce que pure source de soi, porteuse de son seul neutre, et donc *enfin*, également, intégralement partageable.

Ce fut une rupture d'autant plus paradoxale, on le sait, que le génocide industriel concentrait la mort à des fins d'invisibilisation et d'efficience. Il se pliait et dépliait dans des structures amovibles, comme un film clandestin à deux faces que l'on aurait pu montrer alternativement aux autorités ou à leurs adversaires – comme le film de M. Abaaoud. Il s'appuyait sur des structures d'effacement progressivement perfectionnées, micro-vidéo-cassettes qui avaient l'utilité de pouvoir être à l'envi rembobinées et déployées pour admirer le chemin parcouru par le Progrès : de la chambre à gaz aux camions, enfin aux hospices ; du zyklon au monoxyde de carbone et aux balles, enfin aux seringues ; du four crématoire au bûcher, enfin à la fosse commune. Institution et institutionnalisation, industrialisation de la disparition.

Mais les tenants du progrès – trop confiants en leur propre maîtrise de la visibilité, en la suffisance

du *dispositif* et de sa supériorité sur la rupture politique qu'il impliquait<sup>1</sup> –, nous rendirent, du fait d'un effondrement qui ne leur était pas tout à fait – pas assez – attendu, irrémédiablement témoins de leur réalité. Témoins, non plus de la mort que nous avons connue en tant que sujets politiques, c'est-à-dire tout au plus de la mort politique unique, symboliquement agglomérante (celle que nous refusa justement Adolf Hitler – probablement *en rapport à*), simulacre rendu réel, pour renforcer sa dimension de simulacre, et dès lors non-affectant car toujours injectable de sens<sup>2</sup> ; de celle, abstraite, du discours de propagande ; ou de la mort intime ; mais d'une mort si nombreuse, si multiple, si obscène, si incarnée dans les cadavres des quelques-uns restés encore vivants qu'elle menaça d'achèvement définitif, par sa simple mise en visibilité, les mécanismes classiques de la poétique, et plus généralement de la représentation. Euphémisation, ordalie, versification...

1. Il est évident que la mort des camps n'est devenue visible que parce que le III<sup>e</sup> Reich ne reconnaissait pas le statut d'égal, un statut politique, à ses ennemis, ce qui ne donna pas seulement le camp, mais l'impossibilité d'un accord sur les visibilités qui aurait pu en sauver partiellement la postérité, comme ce fut le cas pour tant d'autres fournisseurs de massacre. Ils ne virent pas que le camp d'extermination, pour techniquement abouti qu'il fut, portait en lui une rupture politique qui ne pourrait jamais être comblée par la technique et qui ne pouvait que se retourner contre eux, fût-il centré sur l'extermination de ce qui restait alors largement considéré comme un *tiers commun* aux parties au conflit et dont ils pensèrent que la disparition n'apparaîtrait, au pire, que comme un mal mineur, au mieux, comme une source discrète de reconnaissance au sens fort du terme – comme ce fut longtemps le cas, bien qu'insuffisamment de leur point de vue, pour leur « travail » contre les communistes.

2. Mort unique qui était tout au plus parfois regroupée dans un *massacre cadré*, événement cadrant permettant, via la figuration, la reconstitution, l'unicisation du multiple, de la politiser.

autant de *techniques* mobilisables, recevables pour densifier le rapport au réel lorsqu'elles partaient d'une expérience intérieure unique ou unifiable, et qui, vocalisées, intermédiées, étaient utilisées pour démultiplier, accroître la force du récit et toucher le plus grand monde (ou toucher au plus fort le petit monde). Autant de techniques soudain menacées, elles aussi, avec leurs sœurs antithétiques – celles de la technique propagandiste – d'effondrement. Car là, face à la mort qui ne disait rien, face à la brutalité du multiple et de l'extériorité sans support, décharnée et pourtant désintermédiée, il n'y avait pour nous, à notre tour, plus rien à dire, à renforcer, plus personne à toucher. Par son neutre, par sa sur-production industrielle, la mort ne produisait plus. Silence, requiert Adorno, Levinas, en un sens, plus tard, Blanchot. Présence, exigerait Bataille : celle, infinie, de la *Chambre* à côté de l'Homme, de tout homme<sup>1</sup>. La mise en rapport soudaine de la mort au multiple, à la *masse*, cette rupture civilisationnelle depuis longtemps consommée mais qui n'avait jamais été vue, perçue, imposait, au choix, le silence de l'indétermination ou la présence d'une sur-détermination, nécessairement générique. Dans les deux cas, une révolution.

Ce fut une rupture d'autant plus importante que les dispositifs de propagande avaient jusqu'alors réussi à masquer l'irréparable collectivité de cette mort sans héroïsme ni dignité qui habitait notre civilisation,

1. « [...] comme les Pyramides ou l'Acropole, Auschwitz est le fait, est le signe de l'homme. L'image de l'homme est inséparable, désormais, d'une chambre à gaz... », G. Bataille, « Sartre », *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1988, T. XI, p. 226.

malgré sa fabrication bien au-delà du million. Ainsi, sans le savoir ni tout à fait le vouloir, les États-Unis et le Royaume-Uni, à partir de ce qui devait être un simple exercice de propagande, avaient fait naître une révolution esthétique durable en Occident qui nous imposait la rupture avec la civilisation grecque sur laquelle nous nous étions fondés, celle qui avait su redonner au corps d'Hector une dignité. Cette révolution eut des conséquences extérieures peut-être plus profondes que toutes les précédentes, car, pour la première fois, elle se constitua à partir, justement, d'une extériorité totale à l'art. Certes, John Ford et Alfred Hitchcock avaient été impliqués dans les processus de filmage des *images des camps*, mais, justement, à la condition qu'ils renoncent à celle de metteurs en scène, qu'ils s'assurent de délivrer l'image la plus brute, probablement la plus nette possible. Faute de projet esthétique réel – rien n'indique que le choix des cadres, monteurs et réalisateurs des images de camps ait obéi à une projection politique construite *a priori*, si ce n'est celle de rechercher un « témoignage incontestable » –, il s'était agi de prendre les plus grands, c'est-à-dire, dans l'esprit du bureaucrate, les *meilleurs*, c'est-à-dire encore, les plus techniciens, et donc les plus capables du *neutre* – idée qui n'est d'ailleurs, peut-être, pas tout à fait fautive. Idée surtout qui s'imposerait jusqu'aux tréfonds du siècle, inspirant des théorisations directement dérivées d'un bureaucratisme impensé, du refus du travelling de *Kapo* par Rivette aux barrages systématiques à toute esthétisation de « l'impossible possibilité » décrite par Lacoue-Labarthe. Idée interdisant, finalement, par

sa mise en scène juridique et la création des différents tribunaux luttant contre les « crimes contre l'humanité » – comme dans une remontée de la fiction vers le réel – toute *nouvelle scénification* de tels crimes.

★

Ces cinq cadavres nous ont amenés à tout cela car on sait ce qu'avaient fait ces premières images – tout – dans la désactivation définitive parce que définissante du nazisme. Et ce que ces autres, ces cinq morts, auraient pu avoir comme influence sur un temps qui déjà, irrémédiablement, appartient au passé, celui de M. Abaaoud – mort depuis – alors venu filmer le crime qu'il n'avait pas commis, celui de l'Autre, pour, ambitieux maire du palais, aligné sur Lui, s'en imprégner avant d'en commettre lui-même. Mais pourquoi *exactement* ces images nous ont-elles fait penser à ces autres, puisque nous venons de dire seulement en quoi elles auraient pu être comme les autres ? Eh bien tout simplement, par la nudité collectivisée de la mort qui les a en partage, d'une mort anonyme, dénuée de sens, massifiée par son anonymat et son absence de sens, dont la gestion fut *sous-traitée* ici à des sbires qui n'en savaient rien et peinaient à lui donner un sens – ce qui ne leur interdit pas la joie, et on le voit pour l'un d'entre eux, l'inspiration – là à des soldats, des sbires des grands libérateurs, des hommes tout aussi peu responsables, tout aussi peu en prise et en pensée du projet qu'ils servaient – et dont nous ne sûmes rien de la potentielle horreur *faute de sons*, ni des symétriques et hypothétiques silences,

expirations, fascinations, définitivement condamnées au domaine de l'hypothèse et de la reconstitution du récit.

On y pense peut-être aussi un instant car on sait que *Daesh*, pour Monstre qu'il se montre, n'est responsable que de la mort de 3 000 civils en Syrie<sup>1</sup>, contre plus de 190 000 pour les armées régulières qu'il affronte, et que l'on a là, face à nous, dans sa violence la plus gratuite – celle qui s'applique à la mort déjà présente – une image à la fois déformante et proportionnante, une image peut-être renversante qui, de par la gratuité qu'elle expose, induit peut-être autant en erreur qu'en vérité, selon qu'on la confronte à telle – les camps – ou telle autre – la banalité.

Mais on y pense surtout et définitivement du fait de ce pick-up qui traîne les cinq corps jusqu'à *leur* fosse commune, image qui est bien entendu celle du bulldozer qui fit cahoter les milliers de cadavres jusqu'à *leur* fosse commune – image qui, bien entendu, fait maintenant, soudainement, rapport à celle d'Achille traînant victorieusement Hector pour en effacer le glorieux visage – et le trouble, alors, s'accroît. Dans les deux cas, la machine qui pulvérise le corps, en l'éreintant après sa mort, l'ouvrant de blessures qui ne cicatriseront pas, avant de l'abandonner définitivement à l'absence, à l'anonymat, dans une fosse commune construite par un tiers ayant décidé de se filmer, un tiers en charge du nettoyage, filmant dans une perspective *sanitaire*,

1. Chiffres de l'OSDH, décembre 2015.

dans un geste semblant dire : *Nous, nous prenons soin des morts*, et portant en lui une vocation nécessairement, ambitieusement souveraine. Dans les deux cas, faute de moyens et d'envie, une impossibilité provoquée, conséquente, affichée, de rendre aux corps leur individualité, et par là même, une troublante démonstration d'un effacement consciencieusement préservé. Dans les deux cas, une trahison définitive de l'héritage de l'image originelle. De notre mythe fondateur. Celui qui instituait le tiers comme garant de l'altérité<sup>1</sup>.

★

Les camps ont eu pour démerite de « concentrer » la mort qui remplissait l'ensemble du continent jusqu'à la rendre visuellement collective, visualisable collectivement, jusqu'à en faire un symbole non pas de la mort comme devenir de l'être – comme point de re-trou-vaille –, mais comme fin sociétale – c'est *cela* qui fit que *ces* images condamnèrent définitivement le nazisme, le renvoyant à une idéologie morbide qu'il n'avait jamais été visuellement – fondement qu'il s'était toujours efforcé d'invisibiliser. La faute qu'*Il*s – souverains démiurges, consommés dans leur dévorante ambition – commirent avec les camps fut celle d'ouvrir à la possibilité d'une définition visuelle et dès lors irréversible de *leur* existence politique, permettant à leurs

1. Car l'image filmée, malgré son pouvoir réquisitoire, ne peut nous instituer en garants de cette altérité, mais seulement en témoins d'un abandon passé, dans une constitution de l'impuissance fondatrice de la célébration victimaire qui traverse l'Occident contemporain.

ennemis d'opérer leur renversement immédiat *via* une mise en visibilité sanitaire qui rendit le drame du siècle immédiatement et absolument attribuable à un seul *camp*, le leur. Les bombes nucléaires, ne laissant quant à elles pas de traces, ou plutôt ne laissant de traces autres que celle de leur propreté et de leur réussite, échappèrent à la leçon. Hiroshima n'affected pas le visuel (il fallait pour cela pouvoir comparer l'avant et l'après, et encore nous trouvions-nous alors bien loin des corps, simplement sidérés par une néantisation sans visage) ; elle n'affected en conséquence pas la représentation de la mort et resta sans effet sur notre société, se maintenant de bout en bout comme invisibilité égale à elle-même. Elle ne pouvait dès lors être soumise au politique – et c'est ce qui explique que le Japon comme nation souveraine ne s'en soit jamais remis, alors même que Dresde se constituait, pour une infâme mais durable minorité, comme un support éternel de revendications. Comme l'avaient compris les concentrationnaires nazis, qui ne surent appliquer à temps dans sa double et terrifiante intégralité une leçon qu'ils avaient eux-mêmes élaborée, il n'y a pas de symbole du RIEN<sup>1</sup>.

1. Si l'on ne peut symboliser le rien, il reste qu'il provient toujours d'une chose, et que ce quelque chose, *nécessairement* victorieux (puisqu'autrement, *désouverainisé*, il n'aurait pu se transformer en rien) se défait lui de toutes les contraintes appliquées à ce qui est devenu le RIEN – Hiroshima – ou aurait dû le devenir – Auschwitz, sur l'exemple de Treblinka. L'esthétisation du champignon atomique – colorisé, ralenti – en est la preuve : il peut y avoir une esthétisation et une réussite du massacre pour peu que l'on en contrôle le cadre et les hors-champ *jusqu'au bout*, c'est-à-dire pour peu que l'on reste victorieux et souverain. En cela Auschwitz n'est peut-être que cet échec qui a rendu vraies toutes les propagandes, y compris les plus inquiétantes, nous rendant par là même un peu fier service.

La mort, filmée avec le sourire et les rires de leurs nettoyeurs, de ces cinq innocents ravagés par un chevalier errant, porte donc en elle le stigmate et l'annonciation des camps, quand bien même il est avéré que *Daesh* n'a tué qu'un pour cent des civils emportés par la guerre syrienne, quand bien même il est avéré que les nettoyeurs de l'époque ne portèrent pas la culpabilité des « nôtres », celle des libérateurs. Elle le porte en en révélant la véritable horreur, celle d'un Achille qui n'aurait jamais rendu la dépouille, s'abaissant ainsi sans retour. Elle le fait par son procédé démonstratif, celui d'un renversement de l'Image servant de rappel de la barbarie étymologique assumée par les/nos nettoyeurs, affichés dans leur irrémédiable appartenance à un *autre* monde et que seule notre rationalité, nettoyant notre instinct, permet de sauver en tant que Mêmes. Le stigmate, celui de la mort massifiée et effacée, celui qu'aucune image exfiltrée du régime d'Al Assad ne semble avoir porté avec suffisamment de force, celui du lien direct – fût-il nécessairement construit et dès lors partiellement fantasmatique – du nettoyage avec la commission d'une absoluité souveraine, c'est-à-dire absolument gratuite, est, dans ces images, à jamais, du fait d'un posthume oraculaire, inscrit. Le monde a certes évolué, et d'Homère, puis de John Ford et d'Alfred Hitchcock, nous sommes passés à M. Abaaoud, nettoyeur-filmeur. Mais le monde a aussi évolué pour nous faire retrouver le visage rieur, le visage fondateur et originel de la barbarie, et son caractère fondamentalement structurant. Face à l'anonymat du neutre, celui du bureaucrate nettoyeur, s'est brutalement revendiquée,

dans un troublant écho et près des terres où elle était née, la mythologie fondatrice de nos sociétés. Le souvenir de l'image du camp a disparu, ou ne marque plus, ou mieux encore, est sciemment détruit par son renversement. Du nom commun qui existe par lui-même – par ses faits – au nom *propre* qui ne trouve plus de rapport à nous que par le titre de civilité que nous lui attribuons, la ligne de crête a été doublement brisée, et brisée parce qu'elle était devenue double. M. Abaaoud est redevenu Abou Omar Soussi, cherchant comme bien d'autres, via des milliers de massacres passés, présents et à venir, à rendre caduque la morale que les camps nous avaient léguée – morale considérée, à raison, comme partielle et recouvrante dans son application contemporaine –, et ainsi permettre aux ennemis de l'ennemi de renouer avec la mort collective et sa mise en images à des fins de refondation. Le son et la couleur ont été ressaisis et, en faisant leur apparition, en interdisant l'effacement ou le recouvrement des traces intimes du plaisir, de l'indifférence ou de la haine des nettoyeurs, ont réactivé un réel qui n'est plus celui de la bureaucratie. Une révolution, au sens le plus littéral du terme, semble donc bien avoir eu lieu. Celle qui renvoie une image à une autre, pour se fondre et s'actualiser en elle-même, et par ce tour nous refonder. Mais quelle est cette refondation, qu'est-ce que ce *Daesh*, né de la putréfaction massive d'un régime qui avait su invisibiliser les massacres et les cadavres comme nous sûmes les enterrer, et que nous dit cette organisation ?

## II

*Daesh*, avant d'être un définitionnel quelconque, est une *question d'actualité*, d'une actualité brûlante. L'organisation, on le sait, vient en effet de s'actualiser violemment dans un monde qui s'obstinait à ignorer son existence, mue par un désir que l'on devine être le nid de toute révolution, celui de *créer son événement pour devenir* politiquement, c'est-à-dire, aujourd'hui, visuellement. Sa double tentative de forcer le cadre, de refuser la malédiction des plébéiens sur l'Aventin en utilisant pour cela certains de *nos* plébéiens en quête d'une destination d'apparence parfaitement substituable et générique<sup>1</sup>, ne pouvait être considérée par ceux qui tenaient jusque-là (dans) le cadre – ce *nous* dont nous refusons l'emportement – que comme un viol.

Le 13 novembre 2015, *Daesh* est allé un peu plus loin que la classique étrangéisation provoquée par l'utilisation de corps sacrificiels à visée subversive, cet

---

1. Nous verrons qu'il n'en est, en fait, pas tout à fait le cas, et que cette qualification commune du terroriste, ou pire, de l'être sacrificiel, comme un être perdu, « paumé », fait au contraire plutôt miroir à l'absence de destination qui est la nôtre, désemparée de ce que certains des « nôtres » aient choisi de sacrifier leur vie au miraculeux plutôt qu'à l'utilitaire – à la quête de la gloire plutôt qu'à la résignation de *naissances sombrées dans l'anonymat*, pour reprendre l'expression de Mallarmé dans « Conflit » (*Divagations*, Paris, Bibliothèque Charpentier, 1897, p. 56) notamment reprise par Rancière dans son ouvrage *Figures de l'histoire* (voir *infra*). Telle que réécrite par Ballanche et citée par Rancière : « *Votre malheur est de n'être pas, et ce malheur est inéluctable.* » (*Figures de l'histoire*, Paris, P.U.F, 2012, p. 34.)

anachronisme troublant, excitant, méprisé, excitant et troublant parce que méprisé et méprisable, parce que hors de notre norme, et donc consommable et appropriable exclusivement hors de notre réel : fantasmagique. *Daesh* est allé plus loin, parce que *Daesh* a décidé non seulement de percer la scène dont on lui interdisait l'accès, mais en a profité pour se l'approprier et la faire sienne. Le Bataclan n'est ainsi pas seulement devenu une scène violée, mais une scène *faite*, propice à toutes les mises en abîmes. Rupture de la distinction « idolâtre » entre le plateau et le public, transformation des spectateurs *serviles* en acteurs de leur drame, instauration du silence, changement de cadre, réappropriation de la durée... Un véritable renversement micropolitique a eu lieu – suivi par les autorités au mètre près – au point où le *metteur de cette scène*, notre Abaaoud, fuyard théorique, se permettrait de revenir souverainement sur les lieux du crime pour superviser l'actuation et la réception d'une scène qu'il venait de s'approprier sur les écrans comme dans le réel. Au point où, lors de sa première allocution télévisée visant à *refaire corps* sur les corps, à contracter pour ressaisir le territoire occupé, le chef des armées menacées, le président de la République, le Père (de la nation), apparaîtrait au bord de la dissolution, ne trouvant pas ses mots, incapable de tenir le rôle que ses scénaristes et producteurs – le peuple souverain – lui avaient attribué, comme prêt à s'effondrer pour laisser le cadre aux nouveaux arrivants<sup>1</sup>.

1. Et admettant ainsi une *perte de souveraineté*, telle que définie par Bataille, potentiellement catastrophique : « *Du point de vue de l'homme souverain, la défaillance et la représentation peureuse de la mort relèvent du monde de la pratique,*

L'appropriation archaïsante par *Daesh* de *notre* espace et de *nos* scènes – rappelons que s'ajoutaient au Bataclan celle (ontologiquement consumériste et spectaculaire) du Stade de France ainsi que plusieurs terrasses indéfinies permettant la dissémination de l'effroi – visait à former une triangulation pour le moins signifiante et pensée, posant question et faisant miroir. *Daesh*, bombardé de drones et de discours depuis des mois alors que l'organisation s'était constituée dans une lutte de corps contre un régime que la France in-dignait au quotidien sans jamais oser l'affronter, semblait tenter de reprendre à la source le seul don qu'elle revendiquait – son don fondateur, qui en fait un acronyme particulier, signifiant dans un monde où pullulent les mouvements rebelles – et que l'on persistait à lui refuser, celui du rapport égal au corps, celui de l'engagement sang contre sang qu'exige toute bataille véritable. Ce geste, *Daesh* l'a fait en se saisissant de ces scènes à la fonction couvrante – oiseuses, dans leurs termes – qui nous servaient d'écran à la sienne et qui nous permettaient, justement, de lui refuser toute existence réelle. La mise en scène littérale de cette « reprise de don », d'autant plus nécessaire qu'elle était vouée à rester mineure, insuffisante, préventive même, n'a

*c'est-à-dire de la subordination* » (*La Souveraineté*, Paris, Lignes, 2012, p. 43). La réaction les jours suivants, et le surinvestissement un peu ridicule des fonctions régaliennes par la multiplication des mesures autoritaires, visait à combler cette faille, sans toutefois y arriver. La théorie de Bataille permet d'ailleurs de comprendre à quel monde a toujours appartenu François Hollande, qui ne cesse de répéter que le sentiment de mort fut la chose qui l'a saisi le plus dans sa *prise d'office* à la présidence. Or, Bataille l'indique parfaitement : « *Le monde souverain a sans doute une odeur de mort, mais c'est pour l'homme subordonné ; pour l'homme souverain, c'est le monde de la pratique qui sent mauvais.* » (*ibid.*)

souffert à cet égard que d'une insuffisance apparente, qui en fait pourtant toute la portée: le fait qu'elle ait pris pour cible des civils et non des autorités – censément porteuses de la symbolique du pouvoir, de celle qui incarne notre souveraineté et nos échelles de dignité. Cette contradiction apparente entre les objectifs et l'action de l'organisation est, comme tout paradoxe, signifiante, et signifiante avant tout de notre incompréhension. Traditionnellement, certes, le soldat voit le civil en miroir: il est ce qu'il n'est pas, l'homme libre de son destin, et c'est pour cela qu'il lui doit un respect absolu. Mais ce respect ne tient que dans une reconnaissance des équivalences, dans un monde comme pouvait l'être celui de Westphalie. Or nulle reconnaissance entre le terroriste barbare et l'apostat dégénéré. Le miroir reste, mais son reflet devient menace, et le civil devient *la cible naturelle*.

Cette première asymétrie alimente une contradiction plus fondamentale encore qui nous oppose ontologiquement à l'organisation terroriste, du moins à son versant discursif: nos sociétés se sont livrées à l'in-dignité. Voilà en effet ce que dit, après Bataille bien que d'apparence très différemment, *Daesh*, dans son « communiqué explicatif », parlant de « fête de la perversité » rassemblant « des centaines d'idolâtres », de « rues malodorantes de Paris » ou encore de cet « imbécile de France » qui régnerait sur nos âmes. La rhétorique pauvre et similaire à celle d'une certaine extrême droite ne doit pas tromper sur le fond du discours, et sur ce que son irrecevabilité découvre de l'acte qui l'a fait naître.

Comprenons. *Daesh* a cherché à imposer, par la gratuité sacrificielle des attentats du 13 novembre 2015, sa conception de la souveraineté sur le corps concurrent – l'autre corps se croyant souverain, celui qui pense jouir de la souveraineté à travers la gratuité miraculeuse qu'offre un plaisir d'apparence non-productif: le civil de permission. Cette démonstration de force, dénuée d'objectif immédiat, contraste avec la quête obsédante d'utilité et d'avenir qui peuple notre société<sup>1</sup>, quête qui est au fondement même de l'in-dignité que décrivait Bataille à propos des régimes bourgeois, et qui nous interdit de comprendre l'au-delà du productif, les tentatives de réintroduire des échelles de valeur non-utilitaristes qui, arborant les atours du sacrifice, ne peuvent qu'apparaître comme barbaries in-intégrables – mouvement qui explique par exemple, bien en deçà du rejet de la violence politique, le reflux quasi terminal de spectacles comme celui de la corrida<sup>2</sup>. *Les attentats du 13 novembre* se seraient ainsi constitués comme une mise en scène sanglante d'un « choc des gratuités », entre la gratuité pensée comme factice – celle qui se contente de se postuler comme non-utile, par ordre croissant, de la terrasse, du Bataclan et du Stade de France, mais qui n'existe que comme *produit* marchandisé accessible seulement après une utilitarisation des

1. Au détriment du présent pur, délié de toute dépendance à un autre temps, seul « *temps souverain* ».

2. L'impossible, et donc le sacré, n'est pas accessible à celui qui se soumet au règne de l'utilité, qui a pour but de *tout* rendre productif, et donc possible, alors que le sacré forme le règne de l'illogicité, de la contradiction et donc de l'impossible possibilité. Critiquer le sacré de ce fait, c'est se rendre impuissant à lui, c'est paradoxalement, le reconnaître dans son impunité souveraine.

corps, dans un processus ne pouvant qu'anéantir sa non-valeur, et qui est progressivement venue recouvrir, occuper, un espace public originellement politique – et la gratuité souveraine – celle qui ne mesure pas son sacrifice pour se constituer et conquérir sa liberté, quitte à y perdre la vie. Ce choc provoqué afin de mesurer, corps à corps, dans le défi ultime du don qu'est le don du sang, le degré de vérité dont étaient porteuses les postulations de l'un et de l'autre, a, pour le groupe islamiste, donné les résultats escomptés : de leur côté, la certitude confirmée de la supériorité d'un système de valeurs porté avec succès à son stade définitif – celui du *sacrifice ordonnateur*, créateur de dignités auxquelles n'auront pas accès ceux qui les fondent par leur disparition –, du nôtre, l'incompréhension fondamentale de la portée de ce geste, la sidération unanime et le rejet de ce qu'il pouvait dire de nous.

« *Le primat du miraculeux, de ce qui, fût-ce au prix de l'effroi, émerveillait, de ce qui arrêta et renversait le cours des choses, semble appartenir au passé* » nous disait Georges Bataille, quelque part au milieu du siècle dernier. *Daesh* est venu réactualiser ce passé que mentionnait l'écrivain dans une époque qui l'a encore plus distancé, provoquant en retour une tentative précipitée de réinvestissement de la scène souveraine, de l'espace sacré du miraculeux et de la gratuité par les pouvoirs au monopole menacé. L'intervention catastrophée de François Hollande – et sa visite au Bataclan, quasi concomitante et parfaitement égale dans ses intentions à celle de son ennemi – fut suivie d'une série d'initiatives

souverainisantes, dont un appel dérisoire au pavoisement du territoire et une cérémonie aux Invalides<sup>1</sup> lors de laquelle furent entonnées des chansons pacifistes de Barbara tandis qu'apparaissaient régulièrement dans le champ les visages gris, contractés, gelés et insignifiants – insignifiants puisque serrés là, *nus*, impuissants dans leur désarmement absolu – des corps (dé)constitués d'un pays se clamant en guerre. Alors que les discours fleurissaient sur la nécessité de « *retourner en terrasses* » et de continuer à investir la banalité du quotidien, le pouvoir, lui, comprenait parfaitement que l'enjeu ne se situait plus dans ces espaces, mais bien dans le réinvestissement d'un champ symbolique dont la mesure la plus dérisoire et infamante, la déchéance de nationalité, montrerait par la consternation suscitée la difficulté d'une remobilisation sans accompagnement structurant, c'est-à-dire sans fascisation intégrale. Nulle contradiction, nulle *illogicité* donc à ce que *Daesh* se soit attaqué à des civils plutôt qu'à des dispositifs souverains : les attentats ne furent justement qu'une injonction à la re-souverainisation *réelle*, celle qui aurait enfin permis la confrontation corps contre corps, doublée d'un appel à l'abandon de la souveraineté factice, impossibilisante, que l'on pensait avoir retrouvée<sup>2</sup>.

1. Lieu dédié aux hommages militaires, choisi dans une tentative paradoxale et significativement impuissante de sacrifier *a posteriori* un désengagement qui était dans le même temps défendu comme définissant civilisationnel.

2. Il pourrait bien entendu être ici aussi mentionné le paradoxe largement commenté concernant les interdictions de manifestations pendant la durée de l'état d'urgence, qui n'eut de raison d'être que de permettre aux forces de l'ordre de mieux protéger les lieux de consommation massive qui étaient appelés à être envahis pendant la saison des fêtes. Il s'agit bien là d'une fausse contradiction, ou plutôt d'un révélateur de la contradiction discursive

★

Ce mouvement mérite que l'on s'y attarde. Le seul substrat aujourd'hui restant de notre rapport à la souveraineté réside non plus dans les lieux de pouvoir, mais dans la gratuité postulée des espaces qui furent attaqués par *Daesh*, en particulier au sein du Bataclan et des terrasses adjacentes – le stade restant surtout pour l'organisation terroriste le lieu symbolique et intolérable du renversement du politique en gratuite facticité. En s'y attaquant, *Daesh* a voulu « faire exploser » ce substrat, en révéler la dite facticité, facticité bien plus menaçante pour l'organisation que celle du moindre lieu de pouvoir institutionnel contemporain, dont le désengagement du réel en « Occident » a déjà été largement, définitivement établi, non seulement par nous tous, mais aussi par notre rapport à eux<sup>1</sup>, pouvoirs dont

---

dans laquelle fut pris le pouvoir pendant cette période, et dans laquelle il est encore probablement pris, qui est celle de tout régime bourgeois, ayant conscience que le pouvoir politique n'est plus le détenteur d'une souveraineté devenue inexistante, s'accrochant à l'espoir que les espaces souverains, miraculeux, subsisteraient dans ces lieux de la gratuité d'apparence que sont les espaces de loisir – auxquels il n'y aurait aucune raison de ne pas associer les grands magasins, à la nature fondamentalement même que celle des lieux attaqués par *Daesh* – tout en saisissant bien, au détour d'une crise comme celle que nous connûmes en ce mois de novembre, ce que ces lieux de la souveraineté du rien sont naturellement, *par essence*, incapacités à toute politique, et donc exposés et exposant au moindre tremblement.

1. Pure virtualité, notre engagement en Syrie, tant contre l'organisation de l'État islamique que contre *Daesh*, double monstre que nous n'avons cessé de condamner, en est resté à un registre langagier d'autant plus agressif qu'il se traduisait dans un rien – rien devenu nécessaire par notre refus de tout engagement corporel, notre aversion à tout sacrifice humain dans une situation où nos intérêts n'étaient pas menacés. Notre positionnement sur la situation syrienne résume ainsi parfaitement le devenir de sociétés devenues parfaitement bourgeoises, c'est-à-dire parfaitement assujetties à l'objet.

les lieux, porteurs de résidus de fiction, ne sont dès lors plus source de véritable inimitié.

Bataille voyait comment au commencement des *trente glorieuses*, s'effondrait ce qui, jusqu'ici, avait permis de faire tenir le régime bourgeois qui caractérise désormais « notre » monde, une apparence de souveraineté entendue comme refus de toute sujétion et de toute dépendance<sup>1</sup>. Le régime bourgeois, caractérisé par une soumission à *la chose* qu'il avait cru prendre comme moyen – objet – dans sa quête d'affirmation et de domination avant d'en devenir le sujet, se sauvait jusqu'alors du ridicule par la seule survivance des rites du passé, les restes de dignités des régimes militaires et aristocratiques qu'il se réappropriait, mais dont cette même réappropriation ne cessait de dégrader la valeur, jusqu'à les dissoudre et se dissoudre avec, jusqu'à devenir simulacre(s), puisque délié(s) de tout engagement et de tout rapport *réel* à (leur) sujet<sup>2</sup>. Alors que, dans les sociétés pré-capitalistes, l'objet était condition d'existence, et que c'est cela même qui donnait sa centralité au sujet – l'objet restant, malgré sa centralité essentielle, pur transitif –, l'accumulation permise par les révolutions industrielles ayant donné naissance

---

1. Le domaine de la souveraineté apparaît chez Bataille comme l'au-delà de l'utilité (voir par exemple *La Souveraineté*, *op. cit.*, p. 14).

2. Si la souveraineté pour Bataille passe par un rapport au rien (rien dont toutes les fioritures et décorations des régimes féodaux et aristocratiques marquaient justement la célébration), c'était bien par le refus de tout objet, de toute dépendance, et la consécration exclusive du sujet, tenant seul, étant donc souverain, dans un rapport où les « passages de dignité » ne s'enclencheraient qu'une fois niée leur *valeur* préalable. Or, récupérés par le régime bourgeois, ces signes étaient devenus le *tout*, la source de leur désir de souveraineté. Le renversement est catastrophique et catastrophant.

aux sociétés bourgeoises a renversé ce rapport jusqu'à aboutir à nos actuelles apories. En tentant d'échapper à la dépendance de l'objet, *ils* – les bourgeois originaux, c'est-à-dire *nous* qui en sommes les enfants, les héritiers achevants – oublièrent que l'objet n'était justement qu'un moyen dans la conquête du statut de sujet. Ils – c'est-à-dire *nous* – devinrent dès lors dépendants – conceptuellement – de l'objet jusqu'à en faire leur propre fin. Dans ce processus, une caractéristique de l'objet joua un rôle fondateur : sa durée potentiellement éternelle, qui s'impose aux corps bourgeois, humains, périssables. Dans ce circuit dégradant, le rapport de souveraineté, c'est-à-dire d'(in-)dépendance ne pouvait que s'en trouver inversé, et l'homme, devenu objet de sa propre société, en vint naturellement à faire de la préservation de la vie à tout coût, à des fins productives, le cœur de ses priorités. En utilisant l'objet, l'homme s'y soumettait nécessairement, puisque l'objet ne dépérit pas<sup>1</sup>, contrairement à l'homme, et que l'homme, en utilisant l'objet, devient objet lui-même, au service d'une autre utilité, « supérieure » au sens purement hiérarchique du terme, celle qui l'aura justement amené à se mettre en rapport d'utilité avec la chose, quelle que soit l'apparence préservée, dans ce rapport, de domination pour l'homme.

C'est ainsi que le sacrifice, don ultime au fondement de toute société, est devenu inenvisageable. De la

1. Ou du moins dans une temporalité qui, dès lors qu'elle introduit la capacité transformative et donc reproductive dans le même de l'objet, bien supérieure à celle de l'homme, jamais capable de re-production du même, du moins jusqu'ici, temps peut être transitoire avant la généralisation du clonage.

doctrine guerrière du zéro mort jusqu'à la disparition des spectacles sacrificiels en passant par une institutionnalisation *humaniste* de la mondialisation, à travers notamment les juridictions pénales internationales que nous avons mentionnées<sup>1</sup>, bien des fondements de notre contemporain toujours plus asymbolique découlent de cette décomposition que le républicanisme, ses apparats et ses reconstitutions méritocratiques d'une aristocratie d'État n'ont permis que de ralentir à l'échelle nationale<sup>2</sup>, décomposition qui apparaît en tout point similaire à celle d'un cadavre qui se laisserait démembrer par ses anciennes proies et qui, dans sa pourriture même, ferait naître ses nouveaux prédateurs. *Daesh* en est un, de prédateur, *Daesh* qui lutte contre la société de l'objet bourgeoise pour rétablir une société du sujet archaïque ; une société où la dignité ne passe pas par l'objet et le désir de l'objet, mais via une construction propre, celle d'une société où des espaces comme le Bataclan deviendraient inutiles, ou – si nous avons adopté l'envers du religieux, celui de la marchandisation du tout mené tambour battant par nos cousins états-uniens – omniprésents.

1. Acteurs clefs de l'inhibition tout au long du siècle de la *monstration* des images telles que celle que nous avons décrite en ouverture, et peut-être acteurs construits avant tout afin d'empêcher cette monstration, devenue soudainement élément clef de l'incriminabilité et donc de la désactivation des destins politiques, alors qu'elle était jusqu'alors, au contraire, l'une des sources les plus efficaces de leurs activations. Voir J. Branco, *L'Ordre et le monde*, Paris, Fayard, 2015.

2. Tandis que les institutions internationales, parfaitement désincarnées, parfaitement incapables d'incarnation, ne faisaient, elles, qu'accélérer le processus à l'échelle supra-étatique, ce qui explique que les mouvements à l'instant décrits semblent le plus souvent provenir « de ce haut ».

*Daesh* porte en effet une pensée de l'absolu qui se refuse à tout état intermédiaire, où le rapport au miraculeux, à l'inutilité, ne jouerait qu'un rôle de régulateur marginal, comme Bataille le faisait résider dans le verre de vin de l'ouvrier, « élément miraculeux de saveur, *qui justement est le fond de la souveraineté*<sup>1</sup> », « *le fond de nos aspirations* », à savoir « *disposer librement du monde, des ressources du monde*<sup>2</sup> ». *Daesh* considère évidemment ces espaces à la fois comme simulacres et menaces, menaces en tant que simulacres, non pas comme on aurait pu l'interpréter en dépassant Bataille, c'est-à-dire comme autant d'outils au service d'une productivité qui resterait l'objet final de la société (détendre pour mieux produire) et qui réduirait la part du miraculeux à portion congrue et survivante, mais dans un sens similaire *et* différencié, à savoir comme des espaces incarnant la possibilité d'une *fiction de souveraineté alternative*, achetée transitoirement pour mieux pouvoir continuer à croire en sa propre souveraineté, alors que la facticité des dispositifs mercantiles et avilissants qui les fondent en montrerait les limites.

L'aporie qui nous rend à la fois si perplexes et hystériques face à une attaque somme toute dérisoire en comparaison à ce que nous sommes et sommes capables de faire<sup>3</sup> réside justement en ce que nos sociétés se

1. G. Bataille, *La Souveraineté*, *op. cit.*, p. 15.

2. Toute objection quant à la *réalité* de Daesh qui ne correspondrait pas à cette projection de l'absolu serait évidemment hors de propos, cette absolutisation du politique ou du religieux n'ayant été, ne pouvant être et n'ayant d'objectif que d'être justement projective, imagière, et non réelle.

3. Dérisoire aussi parce que nous savons, contrairement à ce qui est avancé pour rationaliser la peur, qu'il ne s'agissait pas là d'une attaque annonciatrice, mais comme on l'a dit, se sachant elle-même destinée à rester mineure et minoritaire.

trouvent dans l'incapacité de faire mieux que le rapport épisodique et marginal au miraculeux qu'autorise le système productiviste. C'est pourquoi *Daesh* n'a eu à mobiliser qu'un appareil dérisoire pour révéler les limites d'un régime à la puissance accumulée d'apparence infinie, mais trop dépendante pour subsister, du principe même qui inhabilite la mobilisation de ses ressources<sup>1</sup>. C'est ainsi que le 13 novembre 2015, *Daesh* est apparu infiniment plus souverain que nous, qui nous montrions incapables de comprendre cet acte, et même seulement d'y répondre. C'est ainsi que nos élites tentèrent, un peu trop tard et un peu trop grossièrement, d'opposer à qui les menaçait d'effondrement une démonstration de gratuité dérisoire, *via* des bombardements massifs qui eurent la faiblesse maintenue de n'engager aucun de leurs corps, et donc de ne pas se livrer à la mise à égalité exigée par *Daesh* et qu'ils se trouvaient soudain, sans s'en donner les moyens, à leur tour à pourchasser.

★

Pour Bataille, la souveraineté, condition de déploiement du soi, et réductible dans son horizon à une absence parfaite de dépendance, « *ne peut être atteinte à travers des efforts* », puisque tout *effort* implique le servir d'un

1. La monstruosité des forces mobilisables par les régimes bourgeois, possible du fait de leur objectification du tout, incapacité par son échelle même cette mobilisation, appelant au contraire à la constitution de champs moraux, éthiques et philosophiques justifiant l'impuissance de cette infinité et visant à désactiver l'ennemi non par la force, puisque la faiblesse de l'ennemi qui l'extériorise aux champs créés par les régimes bourgeois en fait un nécessaire vainqueur, même dans sa défaite, mais par le discours.

objectif. Il faut, pour *devenir souverain*, ne pas s'être servi de moyens, ce qui rend cette notion *de facto* inaccessible à ce que Bataille définissait comme le bourgeois, qui se définit justement par son rapport utilitaire, productif, aux moyens, et interdit toute qualification souveraine de la riposte de nos dirigeants. « *La souveraineté n'est rien, mais comme il fut lourd (mais inévitable) d'en faire une chose.*<sup>1</sup> » Cette phrase cardinale et traîtresse, définissant les sociétés bourgeoises dont Bataille assista à la maturation, concentre les enjeux de sa théorie, et dit l'inéluctabilité d'un effondrement inscrit dans le devenir que nous nous sommes choisi. L'impossibilité dans laquelle la société bourgeoise se trouve à « *reconstruire du rang* » est pensée par Bataille comme une fragilité qui deviendra nécessairement fatale, sauf renversement heuristique: « *Que signifient la quantité de viande ou d'alcool, la grandeur de l'habitation, sinon la différence subjective qui en découle entre celui qui en dispose et le pauvre? Un riche consomme un peu plus qu'un pauvre et ce qu'il consomme est choisi. Mais envisagées sur le plan quantitatif, ou qualitatif, les différences objectives ont peu de sens. Elles ne sauraient de toute façon justifier une lutte à mort. [...] Dans la mesure où les choses seules décident du rang, et non le rang de la jouissance des choses, la vérité subjective que le rang signifie est dérisoire.*<sup>2</sup> » Ce qui faisait l'apparente immortalité littérale de nos

1. G. Bataille, *La Souveraineté*, op. cit., p. 80.

2. *Idem*, p. 194. Précédé, page 193 de: « *D'un point de vue matérialiste, si la vérité subjective est négligée, les avantages matériels ou tangibles sont mis en avant aux dépens des autres. Ainsi les avantages matériels de la souveraineté en constituent la substance, et c'est pour en bénéficier que la souveraineté est désirée. Mais si l'on m'a suivi, ces avantages n'ont d'autre fin que le rang qu'ils procurent et le rang n'a de sens que dans l'ordre subjectif.* »

sociétés – leur refus de la confrontation à mort *au nom de la rationalité* – vient se fracasser sur une évidence, son incapacité à faire entièrement monde. Ainsi exposée, même marginalement, au retour du spectaculaire *réel* par un extérieur qui n'en était jamais sorti<sup>1</sup>, celui qui nous semblait si enfoui qu'il fit croire à la victoire définitive des théories de Debord et Baudrillard sur la société du spectacle et du monde comme simulacre, notre société est nue. Alors que la célébrité, jusque-là *dérivée de*, semblait pour beaucoup appelée à se substituer à la gloire, et que tout semblait déjà définitivement délié de la source principielle du politique, le rapport au corps, dans une in-tension pseudo-souveraine qui ne pouvait qu'appeler au drame ou à l'effondrement, a fait son grand retour.

L'incompréhension féroce qu'a suscitée *Daesh* a en quelque sorte trouvé sa cause dans ce que Bataille a décrit comme étant le passage du modèle aristocratique – *versaillais*, fait d'une gratuité souveraine nourrissant une échelle de dignités structurant le reste de la société – au bourgeois – productif et servilisé, ne survivant que par les survivances du premier. *Nous* ne pouvons comprendre qu'il puisse en être, ailleurs, autrement: que le politique s'exprime non pas dans et pour l'accumulation d'utilités productives, mais dans la gratuité sacrificielle et que l'émerveillement, le règne

1. Et dont la persistance dans un rapport de violence fut probablement la condition de survivance de nos sociétés, celles-ci puisant en ces dernières tant les dignités restantes (par la création d'une hiérarchisation substituant aux rapports préalablement internalisés avec un extérieur asservi à cette fin) que les ressources permettant le fonctionnement d'une logique accumulative fondée *in fine* sur l'exploitation.

du miraculeux – même négatif – puisse se substituer et dominer fictionnellement celui de l'accumulation, devenue essence de l'« être moderne », *homo œconomicus* fait de calculs rationnels. Nous le pouvons d'autant moins que même notre horreur absolue – celle qui constitua le fascisme, et *a fortiori*, son versant nazi – naquit dans un rapport fondateur au capitalisme bourgeois. Et cette incompréhension, nécessaire, inévitable, est bien celle qui nous condamne. Car ce geste sacrificiel – celui de la gratuité souveraine – ce geste qui nous est devenu fondamentalement étranger, jusqu'à se confondre avec la Barbarie absolue, est celui qui, selon Bataille, a donné naissance à nos sociétés, les réactualisant à échelles régulières, et dont les restes nous avaient jusqu'ici permis de tenir dans une cohésion brinquebalante, effritée, consumée jusqu'aux os. Crépusculaire.

Ainsi *Daesh* a-t-il visé juste, et, non content de ne pas se tromper dans ses cibles, n'a pas fait l'erreur que fit le communisme, dans lequel Bataille voyait une « *autre solution* » à la mort de l'aristocratie, des civilisations sacrificielles et à la dissolution des échelles de dignité, erreur qui fut d'accepter de se mesurer économiquement à son ennemi<sup>1</sup>, c'est-à-dire de se définir en ses termes. Parce que cet écueil est évité, comme il le fut un temps par le mouvement révolutionnaire français, parce que *Daesh* ose opposer à notre revendication de l'in-dignité productive sa gratuité sacrificielle, archaïsante mais créatrice de valeurs (et non de valeur), l'organisation

1. Contrairement à ce qu'à tenter de *sauver* Bataille, notamment via des élégies de Staline qui apparaissent aujourd'hui datées et surtout, *forcées*.

peut apparaître pour bien de nos plébéiens – de nos in-dignes à qui l'on refuse, par une série de contraintes économiques et symboliques, l'accès marginal à ce miraculeux qui nous fait tenir – comme une véritable alternative qui, *naturellement*, réinstitue une échelle des dignités non-économisable, non concurrentiable, créant une rationalité impossibilitant le jugement extérieur, c'est-à-dire pleinement souveraine. La violence perçue de l'organisation se trouve ainsi tout autant dans cette implacable exécution symbolique que dans son effectuation dans nos corps, dans ce viol décrit précédemment, car pénétrant notre corps social *via* l'une de ses excroissances, l'un des nôtres : le galopin nettoyeur, le *Français* connu comme tel dans cet au-delà que constitue pour nous le royaume de *Daesh*, M. Abaaoud, revenu d'auprès des morts avec certains d'entre eux pour, en semant cette mort en nous, devenir enfin, définitivement, à son tour souverain.

Là est le lien entre les *deux Daesh*, ce premier *Daesh* qui fait traîner les corps, jouissant, après avoir abattu Sykes-Piccot<sup>1</sup>, de mettre en pièces la seule échelle de dignités qu'il nous restait, celle qui faisait de nous les aristocrates du monde, nous rendant capables de *faire* et de *défaire* en pure gratuité frontières et régimes ; et cet autre *Daesh* qui s'est attaqué à nos derniers espaces d'in-dignité souveraine, de cette souveraineté dénuée

1. Voilà une autre image à analyser, celle de trois combattants de *Daesh*, pauvres hères en haillons filmés par un cameraman de *Vice*, s'attaquant au symbole fondateur de l'impérialisme occidental au Moyen-Orient, la ligne Sykes-Picot, à l'aide d'un tracteur volé, affirmant que « *la ligne n'est plus* ».

d'échelle, non-mesurable, *survivante*, dans laquelle nous avions cru trouver la recette de notre devenir, ou plutôt de notre survenir. Voilà comment se relie les *restes* de ces deux scènes, ici miraculeux, là quotidiens. Dans la confusion de ce miraculeux et de ce quotidien, dans ce *refus de reconnaissance (de notre) politique* froidement abattu ici comme là parce qu'il représentait une concurrence à *leur* souveraineté, nécessairement absolue et entière, nécessairement absorbante de tous les espaces du rien. Dans un viol constitué comme une reprise de souveraineté, par et pour ceux que nous avons ignorés. Dans une mise en scène partagée d'une ignorance – ici, de ces corps laissés morts-vivants parce qu'ils ne nous ressemblaient pas; là, par le silence envers d'autres corps traînés dans le néant – d'un pouvoir naissant. Par l'effacement ou l'entrée en scène qui en a découlé, par la volonté d'occupation d'un espace déserté parce qu'empli par l'effroi.

★

Le souverain absolu apparaît, imaginé après lecture de la théorie inachevée de Bataille, comme un être misérable, presque autant que l'est son contraire, le bourgeois, aussi esclave du rien que le bourgeois l'est du tout, aussi indifférent au monde – et donc cruel – que le bourgeois est servile du fait de sa dépendance à la *chose*<sup>1</sup>. La gratuité

1. D'une indifférence commentante et donc impliquante – car le commentaire est un autre pilier de la gratuité in-digne, son *expression culturelle* –, visant à occuper le temps sans jamais s'engager, tout en se saisissant nécessairement de l'objet commenté.

ne nous transforme pas, contrairement à ce qu'espérait Bataille, en frères, mais seulement en égaux. Et l'égal est trop souvent le reflet du miroir que l'on se refuse absolument à voir. Les espoirs d'un devenir souverain pacifié se fondaient probablement chez Bataille en sa théorisation de l'opposition entre puissance et souveraineté<sup>1</sup>, sans peut-être réaliser que la distinction entre un mouvement extensif et un mouvement intensif ne valait pas incompatibilité, et qu'à la souveraine reconstruction intérieure d'une échelle des dignités pouvait tout aussi bien s'ajouter le geste rageur et conquérant d'une expansion de celles-ci en leur étranger, justement du fait de cette ligature qu'est la gratuité, source de puissance, bien précieuse que toute révolution s'est montrée prête à payer. Sans se rendre compte qu'ainsi se perdait la souveraineté – de la même façon que l'indignité bourgeoise et accumulative n'empêcha jamais, et au contraire se nourrit toujours, de son aristocratisation envers un extérieur asservi.

Éviter le, ou *ajouter au* tas d'ordure que le 13 novembre 2015 a produit – car il est possible que, cette fois, le tas d'ordure ne soit pas celui que l'on croit, dans ce pays qui s'est soudainement trouvé comme *infesté de paroles*, de ces mêmes paroles désengageantes qui firent naître nos morts –, c'est simplement dire que Bataille, sans croire au retour du religieux, nous avait préparés à l'épreuve que nous a imposée *Daesh*. Et que si la force, celle du bourgeois propre sur lui-même car

1. G. Bataille, *La Souveraineté*, *op. cit.*, p. 207.

se construisant en empilements et exploitations de ses propres déchets, de ses propres mêmes, nous permettra sans aucun doute d'en sortir *victorieux*, il fait encore moins de doutes que cette sortie ne pourra s'accompagner – pour ne pas immédiatement s'effondrer une nouvelle fois aux mains d'autres nettoyeurs de (nos) cadavres – que d'un réinvestissement des échelles de dignité (qui ne pourra prendre la forme de celles que l'on voit déjà, artificiellement, servilement, piteusement fleurir) ou par une affirmation définitive de notre attachement à l'in-digne gratuité miraculeuse, portant en elle-même, dans toute société bourgeoise, sa propre utilité, et donc sa propre facticité. L'échec républicain à se désinvestir de ses habits bourgeois, y compris sous sa forme la moins démocratique, napoléonienne, et qui peut-être seule aurait pu offrir un horizon compatible avec la première perspective, nous condamne probablement en fait d'ores et déjà à la tentation d'une sujétion archaïque – aristocratique ou religieuse – qui, sans cesse renouvelée, ne trouvera d'alternative que dans le surinvestissement de l'espace *bataclanesque* de la bourgeoisie, un monde déséconomisé en surface, au devenir dessiné par nos voisins états-uniens et leurs illustrateurs Pixar dans *Wall E*, espace plus encore que tout autre – puisqu'intégralement, sans la moindre existence faisant exception, pas même au sommet d'un édifice entièrement assujéti – désouverainisé. Un monde où la violence de l'exploitation qui caractérise tout régime accumulatif se trouvera de plus en plus déléguée à des machines seules autorisées à entrer en rapport avec un

extérieur symétriquement archaïsé<sup>1</sup>, afin de permettre à toujours plus d'intégrants de l'ordre constitué de se croire emplis d'une gratuité et d'une in-digne souveraineté. Un monde où l'existence et le réel tendront à la pure virtualité, mais où des explosions viendront toujours plus régulièrement, toujours plus violemment, toujours moins marginalement rappeler la supériorité ontologique des régimes fondés sur la seule gratuité véritablement souveraine – celle qui ne *peut* attendre d'autres résultats qu'en elle-même –, celle fondée sur le sacrifice des corps. Sur le don du sang.

---

1. Se substituant progressivement aux esclaves du monde d'aujourd'hui, réduisant jusqu'à achever la dimension excluante des espaces du miraculeux bourgeois actuel, et par là même, leur déjà faible capacité à créer des dignités.

*Un jeu plein de miroirs*



TABLE

I .....	9
II .....	29

Achevé d'imprimer en novembre 2016

Imprimé en Europe

Dépôt légal janvier 2017

ISBN 978-2-35526-164-0

EAN 9782355261640

**Lignes**

[www.editions-lignes.com](http://www.editions-lignes.com)